

Le sexe, après la liberté

Depuis sept ans que Fisheye existe, après une cinquantaine de publications en comptant les hors-séries, nous n'avons pas encore franchi le pas. Est-ce « l'âge de raison » qui nous libère de cet interdit? Ou est-ce tout simplement le signe d'une évidence: le sexe nous concerne toutes et tous, et les photographes s'y frottent depuis longtemps, avec peut-être plus de liberté ces derniers temps. L'édition des magazines érotiques a profondément changé, le regard porté sur les femmes – par les hommes et plus encore par les femmes – a lui aussi évolué, la pornographie s'est émancipée, la circulation des Nudes sur les réseaux sociaux a conduit à de nouvelles pratiques... Le sexe, cet objet de désir, est au cœur des pratiques de certains auteurs, comme Antoine D'Agata, qui nous a accordé une précieuse interview. Et pour prolonger vos découvertes, vous trouverez à la fin de ce dossier une sélection de livres, de revues, de sites, de podcasts et de comptes Insta qui vous permettront de passer un été plus torride encore.

Alors que la génération Y l'a vue s'effondrer, la génération Z ne l'a pas connue. Elle a presque disparu des rayons perchés des kiosques où l'on trouvait la presse dite « masculine ». Le magazine érotique ou pornographique est une espèce en voie de disparition, victime lui aussi de la dématérialisation. Cette forme populaire aux images crues et aux couleurs criardes, machiste et conformiste, a souvent laissé place à des créations alternatives. Retour sur plusieurs décennies d'images au contenu explicite.

TEXTE: CAMILLE TALLENT

Imprimer les corps, raconter les sexualités

La photographie érotique est née avec le début du 8^e art, mais c'est le magazine qui l'a érigée en phénomène de masse. Né après la prohibition américaine et la Seconde Guerre mondiale (qui a vu le succès de *Yank*, un hebdomadaire publié par les forces armées pour remonter le moral des troupes avec des clichés de pin-up), le magazine érotique made in USA connaît son âge d'or dans les années 1970, avec les magazines *Penthouse*, *Hustler* et *Playboy*. Ce dernier, symbole des revues de charme à grand tirage, est créé à Chicago en 1953 par le milliardaire Hugh Hefner (disparu en 2017). Si les couvertures de *Playboy* sont assez évocatrices – et ce, dès le premier numéro qui montre pour la première fois les nus de Marilyn Monroe en couleur –, la revue publie aussi des articles sur la mode et l'art de vivre. Des photographes de renom (Helmut Newton, Herb Ritts, Suze Randall) et des plumes prestigieuses (Margaret Atwood ou Vladimir Nabokov) passent par la rédaction qui, dans ses meilleurs mois, tire à plusieurs millions d'exemplaires. Archétype de la presse imprimée mainstream en déclin, *Playboy* voit ses chiffres dégringoler avec l'arrivée des cassettes vidéo, des DVD... et d'internet qui achève l'édition papier au printemps 2020. Dissidents des bonnes mœurs d'un Occident chamboulé par la révolution sexuelle et la libéralisation des idées, ces acteurs (et il faut

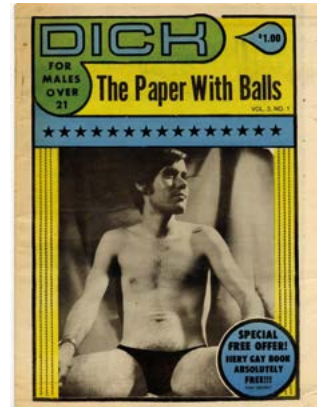
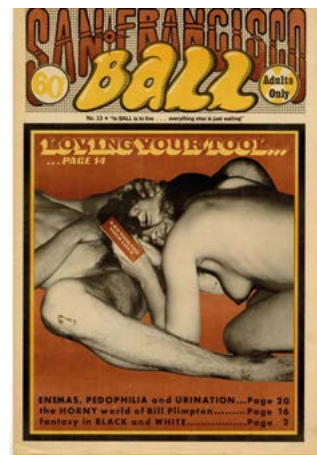
insister sur la masculinité du genre) étaient des businessmen en quête de profits. Loin des valeurs anticonformistes de la presse alternative, ils ont construit une esthétique qui s'inscrit dans la société patriarcale phalocentrée de leur époque.

FREE PRESS ET CONTRE-CULTURES

Autant dans les cartons de Manuel Morin (Galerie P38 et BATT Coop, Paris 18^e) que dans la librairie 1909 tenue par Kelly Bonneville, des collections de free press et fanzines démontrent qu'il existe des alternatives prolifiques et inventives face aux modèles dominants. À titre d'exemple, car sa maquette explose de couleurs et qu'il est emblématique des magazines clandestins des années 1970, *Suck* sort du lot. *Suck: The First European Sex Paper* a connu une vie courte mais fulgurante : huit numéros entre 1969 et 1974. Né à Amsterdam, *Suck* se positionne en éclairateur sur tous les aspects de la sexualité, et fait la liaison entre la culture underground hippie et la révolution sexuelle. À l'intérieur, les photographies de nus ou d'ébats explicites sont agrémentées d'enluminures foisonnantes et psychédélices. Horoscopes érotiques, images pleine page ou vignettes pêle-mêle sont enlancées à des textes d'auteurs comme William Burroughs, Allen Ginsberg, Germaine Greer, Valerie Solanas,



☞ SUCK: FIRST EUROPEAN SEXPAPER, N°2
☞ SAN FRANCISCO BALL
☞ DICK MAGAZINE



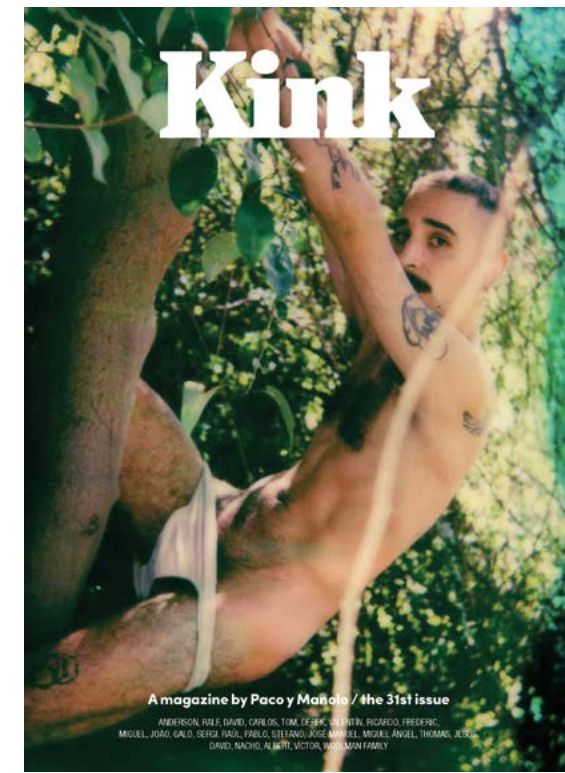
© COLLECTION PRIVÉE DE MANUEL MORIN © COLLECTION PRIVÉE DE MANUEL MORIN

DOSSIER

etc. Dans cette lignée esthétique, Manuel Morin déballe d'autres tabloïds aux maquettes délirantes et souvent éphémères (à cause de la censure) : *Suck* donc, *Other Scenes*, *Love*, *Finger*, *Hate*, *Kiss*, etc. Dans l'ouvrage *Sex Press – La révolution sexuelle vue par la presse underground de 1965 à 1975*, l'auteur Vincent Bernière explique qu'en dix ans, « on est passé de la promotion d'une sexualité euphorique et libérée à une pornographie codifiée ». Dans les années 1970, des lois sont nées pour circonscrire l'obscénité, tuant avec elles l'ouverture d'esprit amorcée avec la free press et les contre-cultures. Avec plus de 115 millions de visites par jour sur Pornhub en 2019, on comprend mieux la chute de l'empire Hefner et de la presse papier. Bien que la plupart des paraphilies (pratiques sexuelles considérées comme déviantes) ou des genres soient accessibles sur le web, les pratiques prohibées se multiplient. Tout le monde connaît cette frustration absurde sur les réseaux sociaux, notamment sur Instagram, de la censure des poitrines des femmes, et pas celles des hommes. En 2011, l'affaire de *L'Origine du monde*, de Gustave Courbet, avait défrayé la chronique, et force était de constater que les algorithmes de Facebook n'étaient pas de meilleurs juges... Plus récemment, la fermeture de Tumblr à toute forme de contenu explicite témoigne du verrouillage du web, toujours plus récalcitrant à la diffusion de contenus amateurs et diversifiés, favorisant ainsi la suprématie des leaders de la pornographie.

UNE ÉDITION SANS FILTRE

Face à cette limitation du web et à la diffusion d'une sexualité normative et mondialisée, l'édition indépendante des deux dernières décennies semble apporter une réponse émancipée. Fer de lance de ce mouvement, la foire Paris Ass Book Fair (foire internationale dédiée aux livres d'art et aux fanzines traitant de sexe et de désir) répond depuis sa première édition, en 2017, à un besoin de montrer une sexualité plurielle. Cet événement, qui accorde une place importante à l'expression des sensibilités et des désirs minoritaires, offre ainsi un espace de rencontre et de diffusion privilégiée à une édition sans filtre. « L'édition indépendante est née de la frustration de la censure sur internet. Elle s'est développée en réponse à ces durcissements, mais elle s'en est affranchie, car sur le papier, tu peux vendre des images où tu vois des seins et des bites », confie Vincent Passerat, cofondateur de la foire avec Vincent Simon. Ces publications répondent au désir d'objets fétiches et d'images sans restriction. À noter également que ce circuit de l'édition indépendante produit des objets éditoriaux souvent DIY – à bas coûts avec des méthodes d'impression *low-fi* et tirés à peu d'exemplaires –, reprenant son



☞ KINK MAGAZINE N°31, 2019
KINK MAGAZINE N°32, 2020
KINK MAGAZINE N°29, 2018

aura à l'histoire du fanzine. Souvent produit par une personne ou une microcommunauté, l'objet passe de la main de son créateur à l'acheteur sans intermédiaire ni censure. Aux côtés de projets comme *Congrats Magazine*, *Cave Homo*, Christopher Clary ou Michele Baron, les Barcelonais de *Kink*, fidèles de la foire Paris Ass Book Fair, font figure de modèles dans ce paysage de l'édition indépendante érotique. Ce magazine consacré à l'art, l'érotisme, et plus spécifiquement au nu masculin, est né à l'initiative de Paco et Manolo en 2006. Tous deux photographes professionnels depuis les années 1990, ils développent avec *Kink* (plus de 30 numéros à ce jour) une frise contemporaine de portraits et de corps avec un œil très personnel. Autres relèves du magazine érotique indépendant dans la mouvance du berlinois *Pornceptual Magazine*, de l'américain *ADULT*, ou de l'anglais *Ladybeard*, les revues parisiennes *L'Imparfait* et *Féros*. Ces deux titres font appel à des contributeurs extérieurs (textes et photos), et incarnent une parole essentielle de liberté et de renouveau. *L'Imparfait* a été créé sur les bancs de Sciences Po et célèbre cette année son 10^e numéro avec des photographes comme Romy Alizée, Estelle

Hanania, Melchior Tersen ou Sasha Kurmaz. Véritable investigatrice sur les questions de la sexualité, *L'Imparfait* défend un autre érotisme que celui des médias généralistes et offre, entre livre d'artiste, magazine de mode et journal critique, un terrain de création sans limites. *Féros*, dont le nom dérive avec humour d'Éros, « navigue entre deux niches, celle du sexe et celle de l'art contemporain », explique Clément Gagliano, cofondateur de la revue avec Florence Andoka. Avec pour iconographie des œuvres d'artistes, *Féros* questionne les pratiques et les modes de représentation de la sexualité. *Les cahiers de Féros* sont des objets éditoriaux qui offrent une belle place à l'image. Entre leurs pages, on a pu voir défiler les images d'Andrés Rangel, Hideka Tonomura ou Pauline Hisbacq. Bien que très dépendante d'Internet pour leur diffusion, les publications érotiques trouvent leur place dans quelques librairies spécialisées (souvent d'art) et les foires d'éditions indépendantes telles que Comme nous brûlons, Queer Zine Fair, Paris Ass Book Fair, etc. Autant de pistes à explorer si l'envie vous démange de découvrir des propositions rafraîchissantes, ambitieuses et émancipées. ●

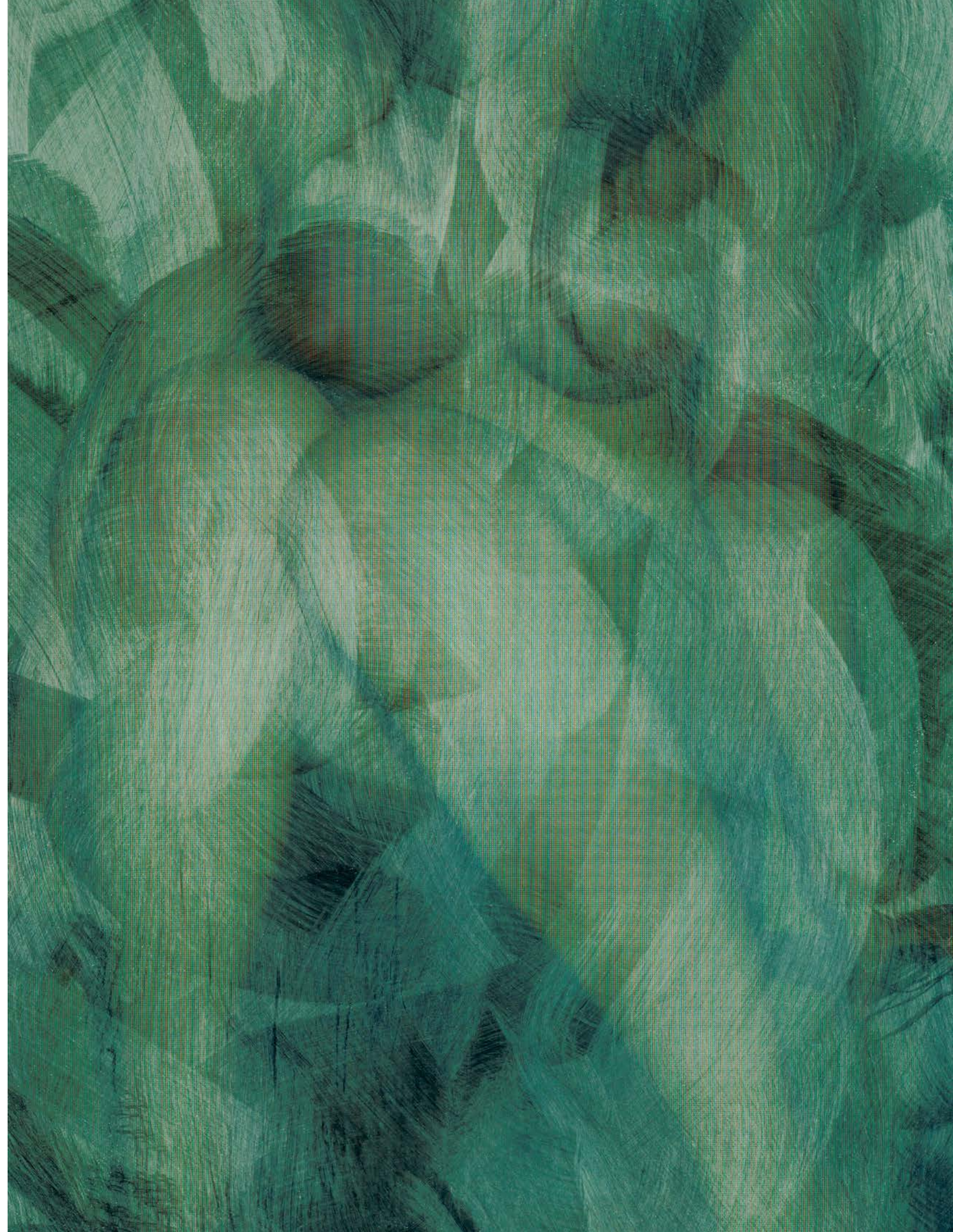


Tiane Doan na Champassak

« Je m'obstine à photographier la sexualité. Une des raisons principales vient du désir de faire tomber cet énorme tabou qu'est le sexe », déclare Tiane Doan na Champassak, artiste français né en 1973, qui développe depuis une quinzaine d'années une œuvre singulière. Avec la série *Strokes* (« caresses » en français), dont est extraite la photo sur la droite, l'auteur traite de nos addictions aux écrans. « Que signifie cette sensualité des doigts caressant sans cesse les pixels? », s'interroge-t-il dans ces images où les corps de femmes semblent enfouis sous les empreintes digitales et les coups de pinceau. Son désir de « confronter photographiquement les questions du genre et de la sexualité » s'exprime également à travers la série *Sunless*, dont est extraite la photo ci-dessous. Des images destinées à « souligner l'ambiguïté dans ces catégories plutôt rigides que sont l'hétérosexualité, l'homosexualité ou le genre homme/femme », développe l'artiste. Combinant ses photographies à d'autres images issues de magazines ou de clichés chinois aux puces, il tente « d'exploiter au mieux le magnifique mensonge qu'est la photographie ». Ses œuvres se matérialisent le plus souvent au travers de livres qu'il considère « comme une œuvre d'art au même titre que peuvent l'être un tirage photographique ou un tableau ». Un nouvel opus, *The Veil of Maya 3*, doit s'ajouter en septembre à la trentaine d'ouvrages déjà publiés, et son projet *Censored* sera inauguré à la galerie FFLAG, à Turin, à la même période. ●

TEXTE : ÉRIC KARSENTY

www.champassak.com



Une nouvelle vague de revues d'art et d'érotisme balaie les vieux clichés du male gaze. Mais au fond, le regard féminin, qu'est-ce que ça change?

TEXTE: GWÉNÉELLE FLITI

Female gaze sur papier glacé

Math magazine, Le Bateau, Polysème, Spasme, Phile, Pornconceptual... Une nouvelle vague de revues mêlant art et érotisme au féminin se développe dans les rayons des librairies branchées. Plus audacieuse et inclusive, cette presse cherche à redéfinir la sexualité et son imagerie en balayant stéréotypes et vieux clichés. Un champ des possibles qui titille la créativité de la photographe et travailleuse du sexe Romy Alizée: « *Mon rêve serait de créer un vrai titre de cul, un truc assez punk.* » Résolument féministe, l'artiste a fait l'expérience du male gaze en posant pour des hommes photographes entre 2010 et 2015; assez longtemps pour avoir identifié ce regard « *qui nous réduit à des morceaux de corps* ». Son ras-le-bol lié au manque de diversité dans les représentations et son envie de montrer ce qui l'excite vraiment l'ont décidé à passer derrière l'objectif. Autoportraits spontanés et scènes queer en noir et blanc, le travail de Romy Alizée offre une autre vision de l'érotisme, plus en accord avec la fluidité du désir. Ses premières images sont publiées dans *Le Bateau*, pépite qui rassemble chaque trimestre dessins, poésies, collages et photos. « *Le Bateau est né en 2015 sur mon canapé* », se rappelle Jessica Rispal, photographe, DA et éditrice. Ayant du mal à trouver des revues où publier ses photos – parce que sexuellement explicites –,

elle décide de créer un support imprimé à la manière d'un labo créatif où les travaux d'artistes seraient visibles sans cache-tétons ni cache-sexe, et le *female gaze* privilégié.

PLAISIR NON VOYEURISTE

Interrogée par la journaliste Victoire Tuillon dans son podcast Les couilles sur la table, Iris Brey – docteure en études cinématographiques et spécialiste des questions de genre [*Le regard féminin, une révolution à l'écran, 2020*] – explique que, contrairement aux idées reçues, « *le female gaze n'est pas l'inverse du male gaze* ». Il ne s'agit donc pas de transformer l'objet-femme en objet-homme, mais plutôt de réfléchir à une

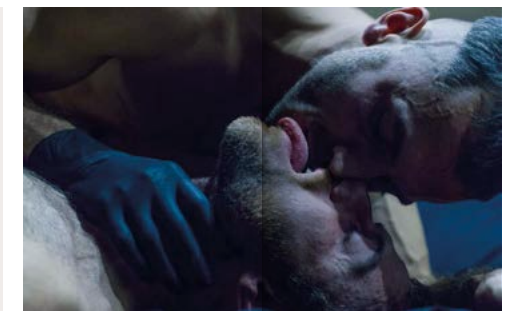
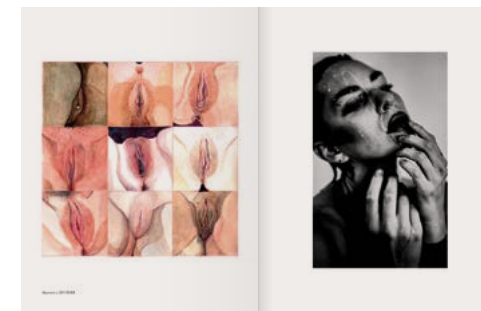
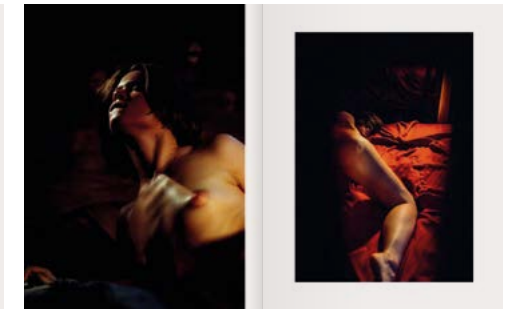


LE PREMIER NUMÉRO DU MOOK GAZE LANCÉ PAR CLARENCE EDGARD-ROSA SE DÉCLINE EN TROIS COUVERTURES PILOTES AVEC ICI, DE GAUCHE À DROITE, DES PHOTOS SIGNÉES PAR ULLA DEVENTER, ET LUCILE BOIRON.

DOSSIER



COUVERTURE ET PAGES INTÉRIEURES DU 13^e NUMÉRO DE LA REVUE LE BATEAU CRÉÉE PAR JESSICA RISPAL



nouvelle manière de propager du plaisir, sans voyeurisme, en faisant du corps un sujet actif tout comme celui qui le regarde. Ainsi, Jessica Rispal se félicite de publier cette nouvelle génération de photographes féministes qui assument la direction de leur regard: Romy Alizée, Mila Nijinsky ou la Suisseuse Vanda Spengler. Cette dernière l'ayant marquée par la diversité des corps bruts et enchevêtrés qu'elle photographie, son esthétique troublante, et son message politique.

Clarence Edgard-Rosa aussi s'intéresse « *aux images qui racontent quelque chose de la personne qui les crée* ». Journaliste et autrice spécialisée dans les questions de sexualité et de genre, elle est la créatrice d'un nouveau mook qui sortira en librairie cet automne. Son nom: *Gaze*. Biannuel et bilingue, le magazine célébrera la pluralité des regards féminins (cisgenres ou transgenres) avec des formats subjectifs – du récit intime au reportage en immersion – un peu à la manière de la revue érotique *L'Imparfait*. Loin du ton girly des féminins traditionnels, « *Gaze offrira une nouvelle grammaire visuelle* » grâce à des portfolios édités avec soin. Pour l'épauler dans cette tâche, la rédactrice en chef s'est entourée de Laura Lafon, iconographe chez *Causette*. La force du *female gaze* dépend pour beaucoup du contexte et de « *la manière de faire* », précise l'éditrice photo. Les trois couvertures choisies pour le premier numéro de *Gaze* le confirment, prouvant que des bouches, des seins et même des fesses peuvent être exempts de toute pulsion scopique. Une femme noire, seins nus, bulle

de chewing-gum au bout des lèvres. Cette photo est issue du projet d'Ulla Deventer sur les travailleuses du sexe au Ghana, avec qui la photographe allemande a noué des liens très forts. Pas question ici de « *profiter de* », mais plutôt, comme le suggère Iris Brey, de « *ressentir avec* », à travers l'expérience partagée du corps. L'autre proposition de couverture issue de la série *Womb* de Lucile Boiron (voir *Fisheye* #37) questionne la chair dans sa vérité biologique. Enfin, l'image signée Jocelyn Lee explore la sensualité des femmes matures à l'ère où la société les juge indésirables et invisibles.

PORNO AU PLURIEL

Côté révolution, le web n'est pas en reste. En 2019, Le Tag Parfait – magazine en ligne de la culture porn – a connu un sacré bouleversement. Après la démission de son prédécesseur accusé de harcèlement sur les réseaux (l'affaire de la Ligue du LOL), Carmina est propulsée rédactrice en chef. La réalisatrice s'en souvient: « *Je venais de monter ma société de production* [Carré Rose Films], *mais je me suis dit "il faut que je sauve ce magazine!"* » Entrée au *Tag* comme simple rédactrice en 2013, l'ancienne cam-girl y a développé une plume féministe et militante. Son désir? Continuer à parler de porno « *au pluriel* » avec intelligence à ses lecteurs – qui sont d'ailleurs pour un tiers des lectrices. D'un point de vue éditorial, Carmina n'en doute pas: « *Le female gaze peut tout changer.* »

Faut-il encore laisser à ces regards les moyens de s'exprimer. *Le Tag Parfait* paie ses pigistes grâce aux revenus tirés du Bon Fap, la plateforme de curation de vidéos porno attachée au pureplayer. Ce qui ne laisse pas encore à Carmina de quoi se rémunérer. Quant au *Bateau* ou à *Gaze*, ces revues peuvent voir le jour grâce aux opérations de financement participatif, au soutien des abonnés, et à la pugnacité de leurs créatrices. Clarence Edgard-Rosa a vu sa campagne pour *Gaze* censurée « *de façon démoniaque* » sur Instagram. C'est systématique, s'agace-t-elle: « *Dès que la nudité féminine est marketée et correspond aux normes, elle est jugée acceptable; mais ne l'est plus si elle a le malheur d'être vecteur d'un message politique.* »

Comment agir dans ce cas? En aidant de nouveaux profils à éclore, ce sur quoi s'engage *Gaze* en lançant sa bourse d'études doublée d'un programme de mentorat visant à soutenir les jeunes talents. Clarence Edgard-Rosa espère ainsi inonder les esprits « *de ces regards féminins trop longtemps ignorés* ». Même si dans la presse, le *female gaze* reste encore minoritaire, Romy Alizée observe une réelle émulation. Un constat que partage Jessica Rispal: « *Les femmes et les milieux LGBT+ se réveillent, prennent le pouvoir, c'est bien. Continuons à créer les médias dont on sera fières!* » Il nous reste pour cela, comme le rappelle Iris Brey, à « *retrouver les images manquantes* », celles qui formeront le matrimoine visuel de demain. ●

À Paris, Lina, jambes écartées face à un miroir, se prend en photo pour mieux comprendre son anatomie. Pendant ce temps, Julien oriente les spots de sa salle de bains pour envoyer l’image de son sexe à son amant. À l’autre bout de la France, Suzanne expédie la photo d’un bout de sein à son amoureux, tandis que son compagnon joue à la console dans la pièce voisine. Découverte de son intimité ou jeu érotique, la pratique des nudes a été intense durant les longues journées de confinement. Pour Fisheye, quatre pratiquants se mettent à poil.

TEXTE: SORA FISCHER

DOSSIER

DOSSIER

Complètement Nudes

Éloigné, enfermé, le monde a vécu un printemps étrange. Les corps, sécularisés par le confinement, ont été privés de mouvements, de grand air et de contacts physiques. Alors, pour redécouvrir ce corps, l’apprivoiser, ou tenter de s’offrir un peu de plaisir charnel – même virtuel – beaucoup se sont mis à le photographier. D’après une étude menée en avril par la plateforme Khoros, spécialisée dans les réseaux sociaux, les échanges de nudes (autoportraits dénudés) ont explosé durant le confinement. Sur Twitter, de faux versets bibliques ont fleuri: *« Tomorrow isn’t promised, send nudes today »* – Demain n’est pas garanti, envoi des nudes dès aujourd’hui. En France, les études de l’Ifop arrivées un peu après nous ont appris que le confinement avait changé peu de choses aux vies sexuelles partagées, si ce n’est une baisse de libido pour les couples. En revanche, le nombre de personnes ayant repris un contact virtuel avec un ex ou une personne rencontrée sur le Net avait bondi: 27 % des hommes en couple affirment ainsi avoir eu des échanges avec des personnes rencontrées en ligne. D’un cadeau offert à un amant éloigné à une cartographie de son intimité, en passant par une image partagée entre amis, *Fisheye* a demandé à quatre personnes de nous raconter leurs nudes de confinement.

Laura
27 ANS,
EMPLOYÉE DE BANQUE

Dans son groupe d’amis, Laura a la réputation de celle *« qui est le plus à l’aise avec ça. »* Comprendre le sexe, et surtout les nudes, qu’elle aime beaucoup. *« J’ai un physique un peu hors-norme, et même si je n’ai jamais eu de souci avec mon corps, le prendre en photo, c’est une façon d’apprendre à l’aimer encore plus. »* Confinée seule dans son rez-de-chaussée parisien, elle peste contre *« ces blagues pourries qui se multiplient sur Internet en mode “putain je vais grossir”. En gros, vous allez me ressembler, et il y en a marre que ce soit à ce point un problème. »* Laura a pris l’habitude d’envoyer des nudes aux garçons qu’elle rencontre sur les applications. *« Même si sur mon profil, ça se voit que je suis ronde, je préfère avoir une validation que mon corps va plaire. Tous les corps existent et sont potentiellement excitants pour quelqu’un, ce n’est pas ça qui m’inquiète. Je veux juste m’assurer que la personne à qui je parle n’imagine pas un truc que je n’ai pas. »*

Avec (trop) de temps à sa disposition, Laura s’est mise à tourner des petites vidéos qu’elle monte et édite sur son téléphone. Elle en a retenu deux règles: toujours couper le son (*« entendre la voix de Nikos dans The Voice*

en arrière-plan quand on se caresse les seins, ce n’est pas top »), et s’assurer que la personne au bout du fil est *« opérationnelle »* pour recevoir ce qu’on désire lui envoyer. *« En tant que fille, on a tendance à croire que les mecs sont toujours chauds. Ce n’est pas vrai, il peut être en train de faire une partie de Scrabble avec ses parents. »* D’habitude, pour ses nudes, Laura traîne dans les magasins de lingerie et se prend en photo dans les cabines d’essayage avec des tenues qu’elle repose en rayon. Depuis le confinement, elle a dû improviser: *« Franchement, c’est compliqué. Il faut enlever son pyjama, mettre un body, trouver la lumière, bien placer ses seins… les mecs, eux, ils baissent leur caleçon, envoient une photo de leur sexe, et c’est bon. »* Laura se demande si elle n’aurait pas trouvé la situation idéale, inédite pour elle. Un *« soumis »*, rencontré en ligne, à qui elle demande ce qu’elle veut. *« On se vouvoie, il m’appelle Madame et il ne peut rien me demander. C’est à moi d’exiger des nudes, et à lui de se plier. »* Au mieux, elle lui envoie un cliché de ses orteils de temps à autre pour lui faire plaisir. *« En fin de confinement, avec la flemme qui gagne, je ne pouvais pas rêver mieux »,* concède-t-elle.



ses orteils de temps à autre pour lui faire plaisir. « En fin de confinement, avec la flemme qui gagne, je ne pouvais pas rêver mieux », concède-t-elle.

Suzanne

29 ANS, DANSEUSE

Suzanne n’avait jamais envoyé de *nude* de sa vie. Ni à son compagnon, avec qui elle vit, ni à ses ex. Alors quand un flirt avec qui elle échange de *« mignons textos »* depuis le début du confinement tente *« de lui en arracher un »* le jour de son anniversaire, elle se dit que c’est le moment d’essayer. *« On ne savait pas si on pourrait se voir, ni quand. Il n’y avait pas d’autre solution. »* Très vite, les amants épistolaires installent une routine: une photo par jour, qui doit répondre à une commande précise. Un compte à rebours – une sorte de calendrier de l’Avent – en attendant les retrouvailles: *« Un grain de beauté, une courbe, l’endroit que tu aimes le plus chez toi… Avec un minimum de rationnement, comme avec les chocolats, c’est pas mal, analyse Suzanne. Sinon c’est trop, genre “regarde mon cul à 360 degrés toute la journée”. »* D’ordinaire, cette danseuse préfère le côté brut. *« Je suis plutôt du genre à me montrer sous mon jour le plus naturel, pour me dire que si la personne m’apprécie, c’est pour de vrai, explique-t-elle. Je ne veux pas qu’il y ait de déception. »* Les nudes, donc, n’étaient pas trop son truc: *« Ton corps ne ressemble pas à la même chose selon ta position, l’éclairage… des choses que tu ne contrôles pas quand la personne te voit vraiment à poil. Je pourrais lui envoyer des trucs de fou, mais je ne veux pas qu’il soit déçu si jamais on couchait ensemble pour de vrai après le confinement. »*

La journée, Suzanne observe son appartement. Les lumières qui passent d’une fenêtre à l’autre,



les jeux d’ombres qui pourraient joliment se traduire en photo. Deux mois de clichés quotidiens imposent une certaine conception de l’espace, même pour un amateur. D’autant qu’*« envoyer des photos de soi nue à quelqu’un d’autre que son copain, alors qu’on est confinée avec celui-ci dans un deux-pièces, ça limite les mises en scène, avoue-t-elle. Alors, j’étudiais les lieux durant la journée pour être efficace au moment venu »*. Entre la première image, gribouillée pour cacher les parties intimes, et la dernière, beaucoup plus explicite, les deux amants virtuels qui n’ont encore jamais échangé de baiser se sont découverts. *« Dans les nudes, il y a un deal de réciprocité: j’envoie une photo, tu réponds par une photo. On avance en même temps, c’est rassurant. »* En revanche, malgré la confiance qui s’installe, la jeune femme reste sur ses gardes. Règle numéro un: on ne divulgue jamais son visage à l’image. Au même moment, en plein confinement, plusieurs enquêtes ont révélé la prolifération de comptes fisha qui *« affichent »* les jeunes filles jugées *« faciles »*. Des comptes où des adolescents ont publié – et parfois monétisé – les nudes d’ex-petites amies. Et si se photographier nue a permis à Suzanne de *« dédramatiser son corps »* en tentant de lâcher prise, elle ne s’est pas résolue à envoyer d’image laissant apparaître son complexe: ses poils. *« Déjà avec les textos, il y a quelque chose de nocif: on analyse le temps de réponse, le ton, la ponctuation… alors je n’imagine pas attendre la réponse si j’envoyais mes poils. »*

Lina

30 ANS, AVOCATE

Lina (le prénom a été changé), 30 ans, vit à Paris dans un appartement qu’elle partage avec son compagnon. Un peu par hasard, elle se retrouve confinée seule pour la première fois depuis longtemps. Une fois l’angoisse de la solitude passée, Lina décide de célébrer cette liberté inespérée. *« Très vite j’ai réalisé combien de choses dans ma vie étaient décidées par les autres »,* explique-t-elle. De l’heure du réveil à la bouteille de vin dans le frigo jusqu’à l’agencement des meubles dans son appartement… *« Pour la première fois, je me suis mise à l’écoute de moi. Je vivais la nuit, j’étais tout le temps nue, je mangeais ce que je voulais. J’étais une lionne en cage, mais heureuse. Je commençais à apprendre à vivre avec moi-même. »*

Elle décide alors de profiter de sa *« liberté totale entre quatre murs »* pour cartographier son corps. *« Je regardais cet appartement, que j’aime plus ou moins. J’ai dû m’y faire, me le réapproprier. J’ai réalisé que pour mon corps, c’était pareil: je l’habite, mais je ne l’ai jamais vraiment accepté. »* Un jour, sur le carrelage verdâtre de la salle de bains qu’elle n’aime pas, elle surprend l’ombre de son sein,



érotique, mais plutôt comme un cadeau. *Un besoin d’intimité, l’envie de partager un secret avec elles, j’imagine, car elles me manquaient beaucoup. »* À la fin du confinement, son téléphone était plein d’images d’amies de diverses périodes de sa vie, nues ou débraillées. *« J’ai hâte de voir à quoi ressemblera notre premier apéro »,* s’amuse-t-elle.

Julien

27 ANS, ÉTUDIANT

Quand l’école de Julien a fermé, début mars, il a été contraint de se confiner avec ses parents dans l’appartement de son enfance, à Paris. Hasard du calendrier, il venait de reprendre contact avec un flirt: un cinéaste rencontré via une application. Très vite, les échanges se sont *« imagés »*. Pour Julien, l’envoi de ces nudes pouvait demander une heure de préparation. *« Je changeais l’orientation des spots de la salle de bains, je me faisais couler des bains que je ne prenais pas, mais que j’utilisais pour la photo. »* Avec le recul, il tente d’expliquer ses angoisses au moment de photographier son corps. *« D’un côté, avec un nude, on s’envoie des cadeaux, mais il y a aussi un rapport de force, presque d’intimidation. C’est un autre homme, nos corps sont analogues, forcément il y a cet effet de “qu’est-ce qu’il a que je n’ai pas?” »* Un sexe plus gros, des abdos mieux dessinés, un torse plus large… tout est prétexte à comparaison.

Au bout de quelques semaines, en retombant par hasard sur ces clichés, Julien reste interloqué. *« J’ai mis plus de cinq secondes à reconnaître mon ventre, mes bras, mon buste. Je me suis dit “ça en dit long sur la façon dont tu tortionnasses ton corps pour ne pas le reconnaître”. »* Cela le blesse pour ce corps qu’il habite depuis toujours, et dont il prend la mesure du délaissement. *« En confinement, on se retrouve à beaucoup plus écouter son corps, être à l’affût d’une fatigue, d’un symptôme, on prend sa température… Avec en prime une nouvelle gratitude: il est bien, il est en bonne santé, il est beau, et surtout il est là! »*



Les annonces ministérielles se succèdent. Le risque de contagion impose un éloignement et un confinement de plus en plus long. Julien ressent le manque des autres: *« Le fait de voir, de toucher, d’être physiquement là avec ses amis, ses amants, c’est quelque chose qu’on tenait pour acquis »,* analyse-t-il. Privé de contacts, il repense à son rapport physique au monde extérieur: *« J’ai réalisé que j’étais borné sur ce qui me plaisait et ne me plaisait pas, chez les autres comme chez moi. Je me suis demandé si ce qui était le plus important ce n’était pas plutôt la chair elle-même? Ce qu’elle peut apporter à ton plaisir, à ta santé. »* Il se met à rêver du déconfinement, qu’il imagine comme *« une grande fête avec de la joie, de l’alcool, de la bonne humeur et de la tolérance »*. Plus tard, il se promet *« de toucher le corps de l’autre avec une vraie attention, en étant plus ouvert d’esprit. »* Alors, en attendant ce banquet charnel, le matin, il se plante devant la glace et apprend à s’observer. *« J’ai envie d’accompagner cette bienveillance, que j’espère apporter aux autres et à moi-même. »* Les nudes qu’il continue d’envoyer au beau cinéaste s’accumulent dans son téléphone, et se modifient… Ils sont moins mis en scène, plus spontanés, plus vrais. *« J’ai fini par oublier de rentrer le ventre et d’avoir l’air musclé, pour lui envoyer des instants de moi, tout simplement. »* ●

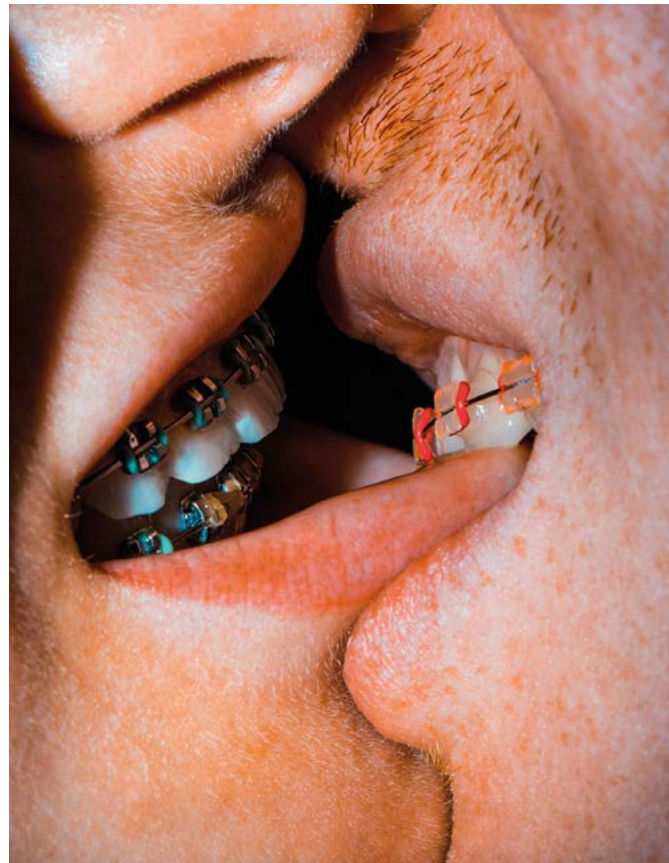
Hanna Panchenko



Jeune Ukrainienne de 29 ans, Hanna Panchenko développe depuis quatre ans un travail très singulier sur le corps de femmes qu'elle photographie de très près. « *J'aime être à la limite du beau et de l'étrange, je veux que les gens se sentent mal à l'aise* », nous précise l'autodidacte, qui a lâché son travail dans le ferroviaire où elle se sentait « *en cage* », pour se lancer dans la photographie de catalogue et le portrait, avant de trouver sa voie et son écriture dans une approche artistique radicale. « *Je vois l'art là où les autres ne le voient pas. J'aime ce que je fais. J'éprouve un véritable amour pour les détails,* poursuit la photographe. *C'est comme une thérapie pour moi.* »

La sensualité trouble et dérangeante qui se dégage de ses images nous force à regarder les corps autrement. « *J'essaie toujours de montrer une fille/femme sous un angle inhabituel. Le corps est une toile sur laquelle on peut créer à l'infini* », conclut-elle. Résidant aujourd'hui en Ukraine, Hanna Panchenko projette de publier un livre photo en édition limitée, et de poursuivre ses explorations dans d'autres pays. ● TEXTE: ÉRIC KARSENTY

© hanna_panchenko





DOSSIER

Toujours la même femme blanche, épilée, mince et pulpeuse à la fois. Imprimé sur papier, le corps dicte la norme de ce qui est désirable. Au-delà de cette esthétique qui exclut, le mouvement body positive utilise la photographie pour rendre visible la diversité et donner à chacune la chance de s'accepter telle qu'elle est.

TEXTE: CAMILLE LORENTE

Pour l'amour de soi

Bourrelets, cellulite, poils ou vergetures: sur le compte Instagram de Mar Armengol, on peut voir tout ce que l'on ne montre jamais. La photographe espagnole de 24 ans fait entrer dans son panthéon esthétique coloré les corps féminins qui sortent des canons de beauté établis. « *Je veux montrer la beauté dans ce que la société considère comme laid. Mon travail sert à lever les tabous, à rompre avec les stéréotypes* », explique-t-elle. Sur les couvertures de magazines, dans les publicités, le cliché du corps féminin, c'est une peau blanche plus lisse qu'un dauphin, des cheveux longs et soyeux, une silhouette mince avec de la poitrine – mais pas trop sinon c'est vulgaire. En creux, cet idéal de beauté occidental, affirmé à grand renfort de retouches, dessine une esthétique grossophobe, raciste et phobique du poil.



MAR ARMENGOL,
AUTO PORTRAIT.

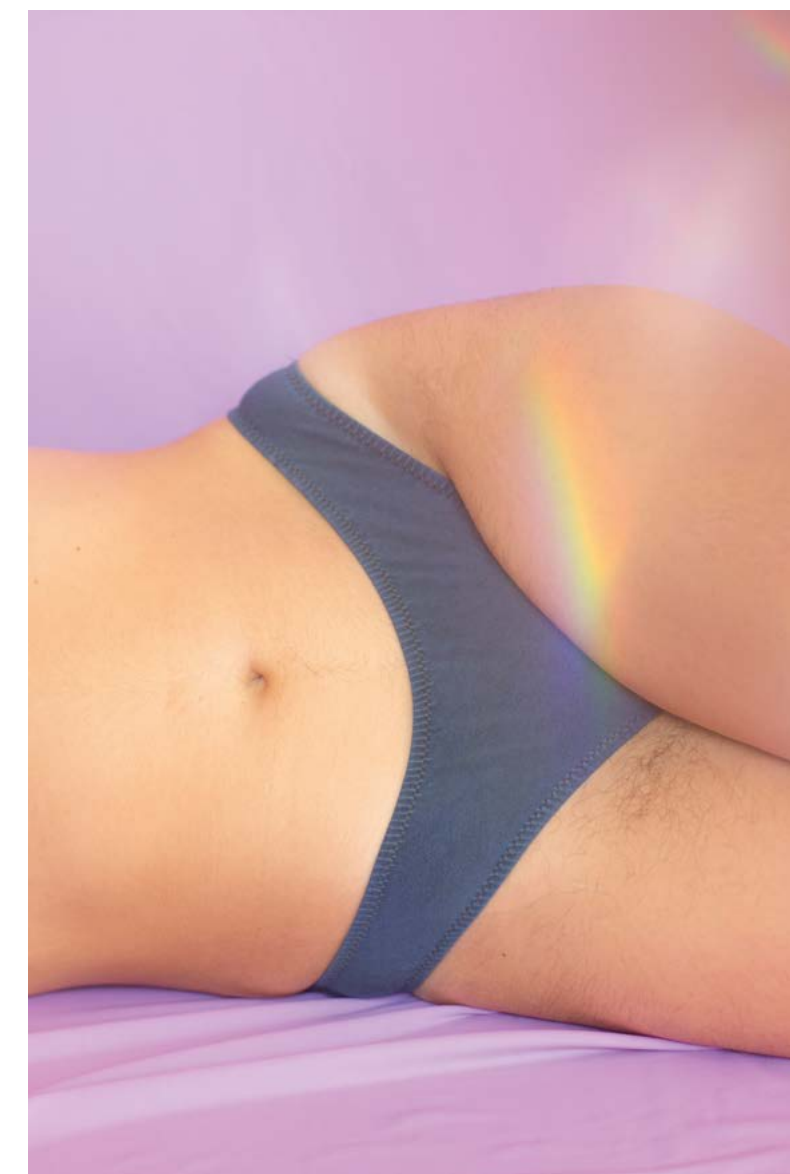
UNE SEULE IMAGE DE LA FÉMINITÉ

Ce flux d'images uniformes finit par imposer ses normes et entamer l'estime de soi des femmes qui le subissent. Le poids du corps pèse d'autant plus sur leurs épaules que son esthétique constitue l'un des seuls moyens d'exister à leur disposition; la beauté étant l'unique monnaie d'échange pour avoir de l'attention. Une femme est toujours objet de désir, jamais sujet. Le corps des femmes est politique, mais c'est aussi une manne financière: il faut l'épiler, le maquiller, l'amincir ou le rembourrer... S'accepter telles qu'elles sont ne fera pas vendre de crèmes anticernes, le mal-être est bien plus porteur. À 20 ans, la dessinatrice Léa Castor se sentait toujours en décalage, inadaptée: « *Je devenais une femme, et pourtant je ne me sentais pas "féminine". J'avais l'impression de ne pas correspondre à ce qu'on attendait de moi. Je me suis rendu compte que le rapport à mon corps et à ma sensualité avait été totalement conditionné par la société, qui résume la féminité à une seule et unique façon d'être.* » À travers une bande dessinée qui met en avant des personnes portant un regard positif sur leur physique (*Corps à cœur, cœur à corps*, publiée aux éditions Lapin), elle commence à travailler sur les complexes, les siens comme ceux des autres. Comment faire la paix avec son image quand aucune d'elles ne nous représente ?

© MAR ARMENGOL



MODÈLE CARLA LURQUI
@LURQUI





© MAR ARMENGOL

DOSSIER

Né à la fin des années 1990 et ressuscité par un hashtag en 2017, le mouvement body positive a l'ambition quasi thérapeutique de faire exister les corps marginalisés par la photographie. Largement utilisé sur les réseaux sociaux, ce terme a pris le sens plus large d'acceptation de soi, quelles que soient ses caractéristiques physiques. C'est ce qu'a expérimenté la photographe Mar Armengol pour se libérer des pressions esthétiques : « *Alors que je n'avais jamais aimé mon corps, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai commencé à réaliser des autoportraits, puis à photographier les corps de mes amies et d'autres femmes.* » Affirmer que tous les corps sont « *les bons corps* » est également le mantra de Scandaleuse Photography, un duo de photographes françaises basées à Toronto. En proposant des séances « *photo boudoir* », Juliette Capdevielle et Fanny Lelorrain donnent aux femmes l'opportunité de « *faire un gros doigt d'honneur* » aux standards inaccessibles et aux jugements constants. « *Nous ne retouchons pas le physique de nos clientes. Nous préférons leur montrer comment adapter les poses en fonction de leur corps. Avec notre travail, on tape à la source du problème : s'accepter physiquement commence par changer la façon dont nous nous voyons. Notre mission est d'aider les femmes à prendre conscience de leurs atouts et de leurs qualités, sur le plan physique mais aussi mental. Une séance boudoir, c'est se donner l'opportunité de se faire face, littéralement.* » Léa Castor a fait l'expérience d'une de ces séances associant coaching et photographie. Un choc en forme de révélation.



MODÈLE: CINTA TORT
CARTRÓ @ZINTETA

MODÈLE: @NUFEBU

MODÈLE: LÉA CASTOR



« *Dans mes BD, j'avais l'habitude de me dessiner comme un petit bonhomme avec une grosse tête et un corps peu présent, peu détaillé. Je ne montrais que ce que je voulais, pas mes seins asymétriques, mes cheveux gras ou ma verrue sur le nez. La photo rend forcément une image plus réaliste, on n'a moins la possibilité de mentir, de tricher, de cacher* », analyse-t-elle. Guidée par Juliette et Fanny pour se voir avec d'autres yeux, elle se découvre sensuelle tout en restant elle-même. Et fond en larmes lorsqu'elle reçoit les clichés : « *Certaines photos m'ont fait l'effet d'une gifle qui s'est transformée en caresse. J'ai réalisé que j'avais refusé de me voir attirante, et que je ne me serais jamais permis de juger aussi durement une autre femme. J'aurais surtout trouvé ça beau d'avoir le courage de se dévoiler, de prendre du temps pour soi, de se donner l'opportunité de se trouver séduisante. C'est un beau cadeau à se faire.* »

REPRENDRE LE POUVOIR

L'idée n'étant plus de susciter le désir dans les yeux du spectateur, mais bien de reprendre le pouvoir en se rendant désirable à ses propres yeux. Sur Instagram, l'activiste queer féministe Charlie She s'offre aussi le luxe de reprendre le contrôle de son image en mettant en scène son corps dénudé. « *Ayant été sexualisée très jeune, et après avoir été abusée sexuellement par un photographe, je me suis réservée le droit de décider ce que je montrerai de moi au monde. Mes selfies s'inscrivent dans une démarche d'empowerment. En tant que personne féminine, on m'impose depuis ma naissance ce qui est acceptable de montrer ou pas. À travers la photographie, je repousse les limites hétéropatriarcales. Je suis seule à décider ce qui est acceptable pour moi.* » Mais ce qui est acceptable pour elle ne l'est pas toujours par Instagram, son compte a déjà été supprimé plusieurs fois. C'est

tout le paradoxe des réseaux sociaux qui ont permis au mouvement body positive de diffuser des images de la diversité des corps, et perpétuent les inégalités de genre par les règles qu'ils appliquent.

« *J'ai une relation d'amour-haine avec Instagram. D'un côté, l'application me permet de donner de la visibilité à mon travail; de l'autre, elle te censure en le considérant comme un contenu sexuel parce que ces images montrent des corps de femmes en sous-vêtements ou dénudés. Instagram a déjà effacé une trentaine de mes clichés, et mon compte a été supprimé à quatre reprises* », confie Mar Armengol. Ce double standard qui affirme que le corps des femmes est toujours sexuel légitime la censure des tétons féminins, quand les mamelons d'hommes s'affichent librement. Impossible d'envisager un sein comme autre chose qu'un objet érotique – et impossible de donner une place à l'érotisme sur un réseau social : le sexe demeure tabou. Le corps des femmes est politique. S'il reste subversif de le montrer, photographier les formes qu'il peut prendre est déjà un progrès. Afin de donner au corps féminin, quel qu'il soit, le droit d'être vu, donc le droit d'exister. ●



Comment définir le porno féministe? En commençant par déconstruire les clichés parasites qui ont la peau dure. Petit tour d'horizon des idées reçues.

TEXTE: GWÉNAËLLE FUTI

DOSSIER

DOSSIER

Porno féministe: cul(ture) éthique

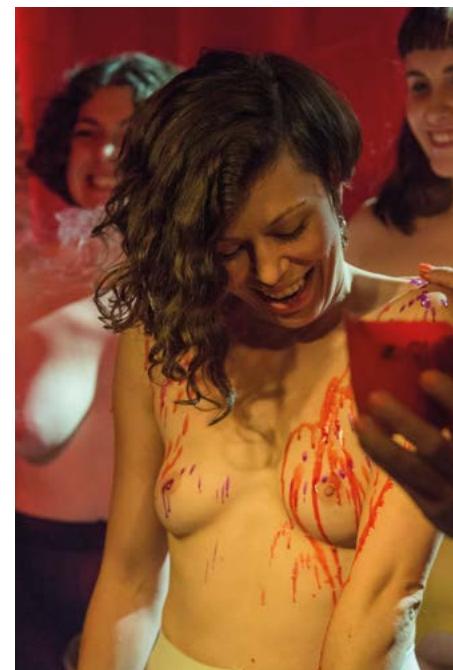
Indépendant, alternatif, inclusif, éthique... Peu importe le nom qu'il revêt, le porno féministe vise toujours à montrer « à quel point la sexualité est magnifiquement diversifiée [...] Un porno bon à regarder et qui fait du bien ». C'est sur cette note que débute *We are the fucking world*, film tourné en 2017 par la réalisatrice française Olympe de G.: une orgie au bord d'un lac. Neuf interprètes aux corps, aux genres et aux orientations sexuelles variés; des Blancs et des personnes racisées; des jeunes et des plus âgés. Exit la traditionnelle « éjac face » censée clore toute scène de cul. Ici, pas de gros plans anatomiques. Du rire, du jeu, et des capotes.

Des images très loin des standards du porno mainstream qui nous ont conditionnés à ne voir en l'homme qu'un pénis géant en érection, et en la femme qu'un réceptacle passif. Dans le porno inclusif, pas de tags #teen, #milf, ou #BigBoobs, les artistes n'y sont jamais définis par leurs caractéristiques primaires. Et pour cause, selon Anoushka – autre réalisatrice française ayant fait ses preuves auprès d'Ovidie – le porno féministe rime avec *female gaze*. De ce fait, il s'applique à mettre en lumière « des personnages féminins forts ». Le porno alternatif est-il au porno mainstream ce que le cinéma d'auteur est au blockbuster? D'après *The Feminist Porn Book*, ouvrage de

référence publié en 2013, le porno féministe est à la fois « un genre et un point de vue politique ». Une analyse que partage Anoushka, qui estime « faire du cinéma pornographique comme on en faisait dans les années 1970 ». Elle réalise des longs métrages pour Canal+, mais aussi des courts, à son compte, comme *Les Amants nocturnes*, « histoire assez fun de vampires dépressifs, un peu à la *Only Lovers Left Alive* de Jim Jarmusch ». Car oui, le porno alternatif peut être drôle et créatif, à l'image des films photographiques de Romy Alizée et Laure Giappiconi, dont le premier volet *Romy & Laure... et le secret de l'homme meuble* a été sélectionné au festival Côté court de Pantin. Il peut être conceptuel et artistique, à l'instar des films très esthétisés de Four Chambers, plateforme créée par la Britannique Vex Ashley. Ou bien sonore comme c'est le cas de Voxxx, podcast co-conçu par Olympe de G. Mais la prêtresse indétrônable reste Erika Lust, cinéaste suédoise basée à Barcelone qui lança, dès 2013, *XConfessions*, une collection de courts métrages dont les scénarios sont inspirés par les fantasmes d'internautes.

FIST & GANG-BANG

Néanmoins, le porno indépendant n'est pas forcément cinématographique. « Il existe du gonzo féministe à *pur but masturbatoire*, souligne Romy Alizée. *Je fais une différence entre film et vidéo.* » L'ambiance draps en satin, bougies et pétales de roses? Cliché! Le porno féministe peut être brutal, extrême, il n'y a qu'à voir *Fisting club* de la Taïwanaise Shu Lea Cheang. « *Pourvu qu'il y ait consentement, même un gang-bang peut être féministe* », soutient Carmina, réalisatrice et rédactrice en chef du magazine



👉 SUR LE TOURNAGE DU FILM BLOW AWAY, RÉALISÉ PAR ANOUSHKA POUR CANAL +

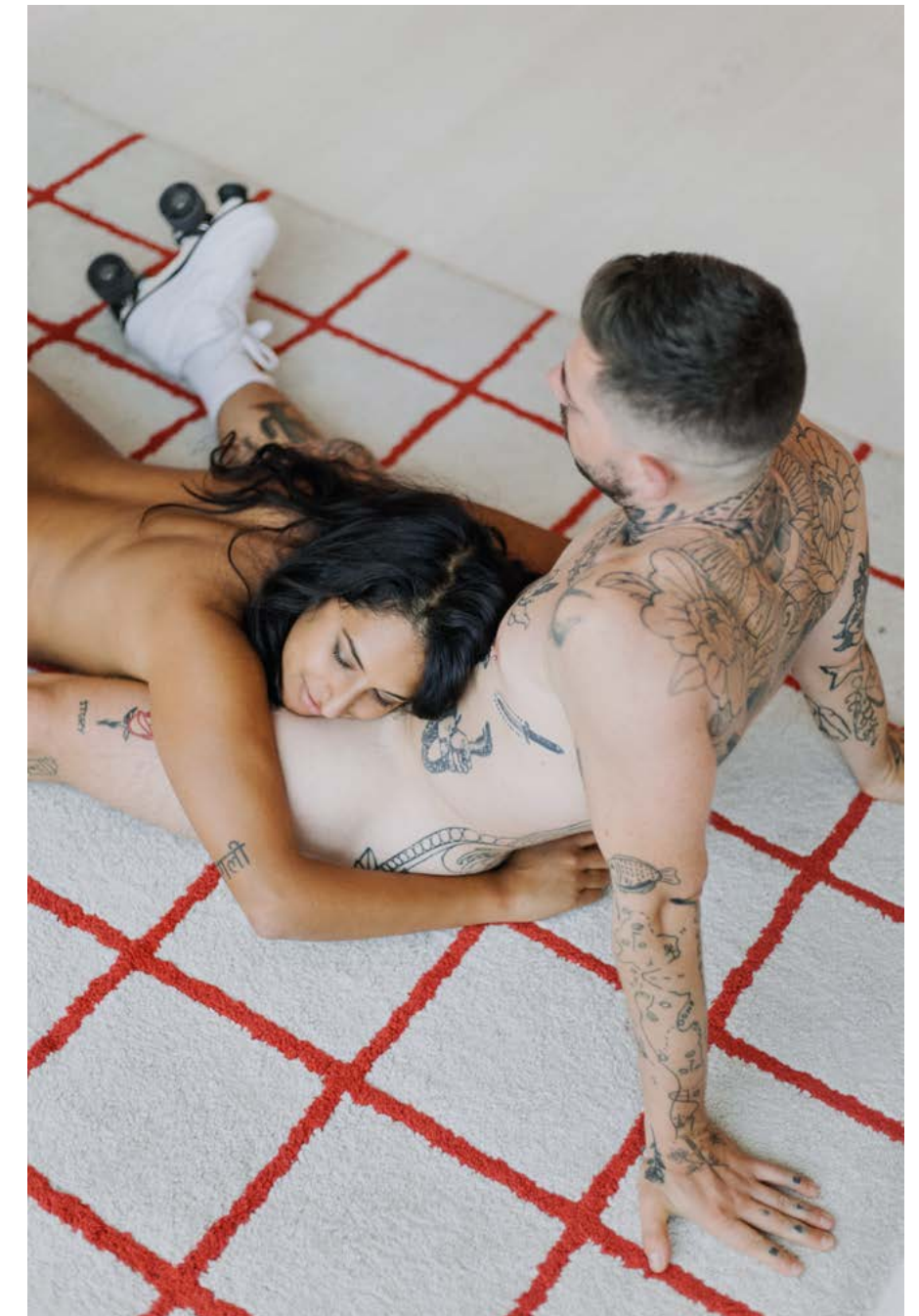
© PA. REISTEN.

© ERIKA LUST, 2020.

👉 SUR LE PLATEAU DE ROLLERS AND IMPREGNATION NATION (SÉRIE XCONFESSIONS).

Le Tag parfait. Erika Lust le clamait déjà en 2014 lors de son discours au Tedx Vienna intitulé « It's time for porn to change »: « *Le sexe peut rester sale, mais les valeurs doivent être propres.* » Pour produire éthique, cela commence par verser un salaire égal (dans le mainstream, les acteurs sont moins bien payés que les actrices), et par rendre systématiques les tests de dépistage. « *Les artistes ont un droit de réserve sur les pratiques*, précise Anoushka. *Je leur laisse aussi un droit de veto sur le choix de leurs partenaires.* » La cinéaste veille aussi à ce que l'alchimie opère entre le casting et l'équipe technique. Elle n'exige que peu de maquillage, et surtout pas d'épilation particulière. Chaque scène dure entre trente et quarante minutes durant lesquelles, « *contrairement aux productions mainstream, je ne coupe pas. Les talents ont un script, car il y a pas mal d'acting mais ils conservent une certaine liberté dans les scènes de cul, qui sont par ailleurs toujours justifiées par l'histoire. Ma seule consigne est de s'amuser.* »

Le porno féministe est-il politique? « *En lisant Hardcore, l'ouvrage de Linda Williams – professeur à Berkeley – j'ai compris que le porno, ce n'était pas juste du porno mais un discours sur la sexualité, la masculinité, le féminisme et les rôles que nous jouons* », rappelle Erika Lust. En ce sens, le porno alternatif est d'autant plus important qu'il renverse les stéréotypes de genre et les rapports de domination; interroge la norme et libère le corps féminin de ses injonctions patriarcales. C'est un outil d'émancipation. Alors oui, « *défendre un point de vue féminin dans le sexe est d'office politique* », tranche Anoushka, qui profite de ses films pour évoquer les difficultés à atteindre l'orgasme (*Gloria*), la transsexualité (*Blow Away*), ou le travail d'assistant sexuel (*Vivante*). Pour sa part, Carmina parle même « *d'acte militant* ». Et pour cause, le porno féministe coûte cher. *Vivante* a été tourné en huit jours, là où le mainstream l'aurait bouclé en deux. Seulement, les moyens ne suivent pas. Une fois le casting et



l'équipe technique rétribués, il ne reste plus à Anoushka de quoi se payer. « *Mes courts métrages ne me rapportent pas grand-chose non plus*, déplore-t-elle. *D'autant que PayPal interdit toute transaction liée au porno. Mais je continue d'en faire, car c'est important pour moi politiquement et artistiquement.* »

LES FANTASMES N'ONT PAS DE GENRE

Le problème réside en partie dans le fait que la plupart des gens se contentent des plateformes de streaming gratuit. En 2019, Pornhub a enregistré 42 milliards de visites! Or, ce genre de tube diffuse des vidéos qui contribuent – comme Ovidie le dénonçait en 2017 dans *Pornocratie* – à véhiculer culture du viol et performances inhumaines. Sur ce point, Carmina nuance: « *Je suis contre la dichotomie bon/mauvais porno, car il y a aussi des féministes qui bossent dans le*

mainstream et des hardeuses qui font dans l'alternatif. » L'enjeu est donc de créer un public plus conscient de ce qu'il consomme. « *Blow Away a rassemblé autant d'audience sur Canal+ qu'un Dorcel Premium*, se réjouit Anoushka. *C'est révélateur!* » Le porno féministe n'est donc pas qu'un « *porno pour meufs* », ce que confirme Carmina: « *Mes clients sont majoritairement des hommes. Les fantasmes n'ont pas de genre.* » Tandis qu'au PornFilmFestival à Berlin, ou au Toronto International Porn Festival, les séances affichent complet des semaines à l'avance, de nouvelles plateformes où acheter du porno éthique se multiplient: PinkLabel.tv, CrashPadSeries, Ersties, Lustery. Preuves d'un réel engouement pour le genre. Ultime consécration, en 2019, la BBC a intégré Erika Lust à sa liste des 100 femmes les plus inspirantes et influentes du monde. Pas si anecdotique le porno féministe! ●

Romy Alizée

Au cœur de sa nouvelle série, « *la sortie de l'hétéro-normativité* ». Évolution logique, continuité manifeste. « *Furie [2018], c'était plutôt du porno hétéro*, rappelle la photographe et travailleuse du sexe de 31 ans. *Aujourd'hui mes photos traduisent davantage l'univers queer lesbien.* » Si sa photographie a suivi la fluidité de son désir, ce qui reste immuable, en revanche, c'est le dispositif: noir et blanc, fond épuré, lumière frontale. On ne triche pas. L'autoportrait est revisité comme des saynètes performatives. « *Je réfléchis pas mal en termes d'histoires* », souligne l'artiste féministe. Dans le souci de représenter avec le plus de justesse possible sa communauté queer, lesbienne, et celle du travail du sexe, elle invite ses ami(es) qui en sont issu(es) à poser avec et pour elle. Une fois les codes déconstruits, l'érotisme revêt une tout autre dimension empreinte de *female gaze*. Sa démarche va au-delà de l'image fixe. Avec la photographe Bérangère Fromont, Romy Alizée planche sur un projet de film – entre documentaire et fiction, politique et artistique – sur la représentation des lesbiennes, son cheval de bataille. ●

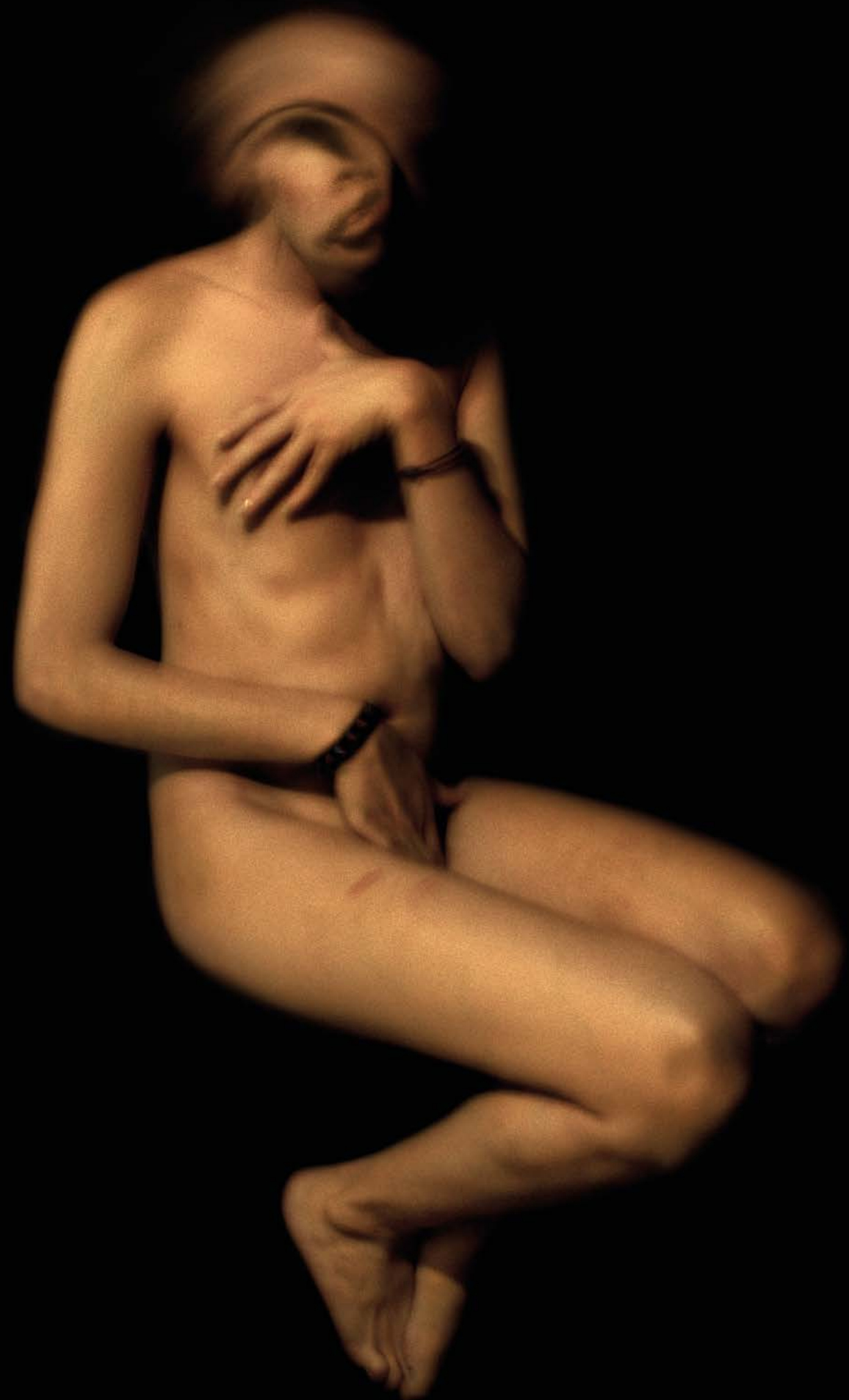
TEXTE: GWÉNAËLLE FLITI

www.romyalizee.fr









Nous avons rejoint Antoine d'Agata à l'agence Magnum, à Paris, dans des bureaux vides et silencieux. Une ambiance étrange avec un canapé où le photographe dormait pendant le confinement, alors que son linge séchait encore à la fenêtre. Il était rentré à Paris juste avant l'épidémie, revenant de la frontière américo-mexicaine où les illégaux errent entre défonce, sexe, prison et tentatives de passage. Avec d'Agata, l'amour se photographie comme une réanimation sur un lit d'hôpital, où les chairs sont mises à mal. Entretien avec un photographe qui a pulvérisé les frontières de l'intime.

PROPOS RECUEILLIS PAR SOFIA FISCHER – PHOTOS: ANTOINE D'AGATA / MAGNUM PHOTOS

Antoine D'Agata

« *La sexualité devient un geste désespéré d'exister* »

Tu apparais souvent dans tes images, surtout quand il s'agit de scènes de sexe. En tant que photographe, pourquoi choisir de se mettre en scène ?

J'ai une conception de l'intimité très différente de celle de la plupart des gens. Pour moi, ce n'est pas un territoire secret, privé, obscur, caché... c'est au contraire un espace que je donne, que je me dois d'ouvrir à l'extérieur. C'est un espace de confrontations, de rencontres, de luttes, de revendications, de batailles. Ça fait longtemps que j'ai sacrifié l'intimité au monde de la nuit [celui des marginaux, de la violence, de la défonce, en opposition au monde « du jour », poli et fonctionnel, ndlr] donc, de fait, il n'y a pas d'acte, pas d'interaction qui soit privé. Au contraire, c'est un espace d'affirmation de ceux que je côtoie, et tout ce qui s'y passe est de l'ordre de la résistance. Des actes de revendications existentielles et essentielles.

Te souviens-tu du moment où tu as compris que ton intimité ne serait jamais tienne ?

C'était bien avant la photographie. Dès 20 ans, quand j'ai commencé à voyager. Toutes mes histoires d'amour, mon engagement politique, toutes mes frustrations sociales, je les ai posés là où les enjeux étaient évidents : dans la rue, dans la marge, dans les guerres, dans

les conflits. En vivant là avec les junkies, les prostituées, j'effaçais toute limite entre sexualité, intimité, vie privée et le reste du monde, parce que je choisissais de prendre le monde comme terrain de jeux, terrain de lutte, terrain de vie.

Peut-on vraiment dire que tu photographies le sexe tel que la plupart des gens l'entendent ?

La sexualité ne m'a jamais intéressée en tant que telle. La mécanique de la jouissance, d'un point A à un point B, je m'en fous. Ce qui m'intéresse c'est la vie, c'est la mort, c'est l'individu et la communauté, c'est les rapports de force et de violence, de pouvoir au sein de la communauté. La sexualité, dans ce cadre-là, est un mélange de gestes, de mouvements, d'interactions, qui sont à leur paroxysme, et du coup ça devient un symptôme de quelque chose de beaucoup plus profond et de beaucoup plus large. Comme à la frontière entre le Mexique et les États-Unis, où les gens qui tentent de passer la frontière prennent du crystal meth et font l'amour après. Je le photographie parce qu'ils sont dans une revendication de leur corps, de leur vie, de leur liberté d'agir.

La sexualité devient un acte de révolte, ou de réconfort, ou de survivance, de survie. Elle est tout

ça en même temps. Il y a une animalité, des comportements hors-norme dans des lieux géographiques bien précis. Ils n'ont pas choisi d'être là, et la seule solution qui leur reste, c'est de générer des comportements sociaux et animaux hors-norme pour imposer au reste de la société leur existence.

Le sexe que tu documentes serait une façon de se réapproprier une certaine liberté, une certaine autonomie ?

Oui. J'ai beaucoup travaillé avec des gens malades, notamment du sida, et du coup la sexualité devient un geste désespéré d'exister, une manière de vivre, de survivre quelques heures de plus, quelques jours de plus, de sentir... La sensation au sens large, sexuelle ou narcotique, devient le seul moyen d'affirmer une existence.

Penses-tu que le spectateur se projette sur tes images ?

Oui. Souvent. Il y en a certains qui viennent me voir et me disent : « *Moi je suis SM, ou j'adore les orgies, tu pourrais tenter de prendre ça en photo ?* » Mais tout ça n'est pas mon propos, ça ne m'intéresse pas. Le côté plaisir, non seulement me fait chier, mais va peut-être même à l'encontre de ce que je veux dire. J'ai l'impression que souvent, dans le monde contemporain, la sexualité est vécue autrement, comme un outil de ●●



HAMBURG,
GERMANY, 2000.

consommation ou de confort. Je ne dis pas ça à partir d'une position de jugement, mais je fais une différence forte entre la sexualité telle que je la photographie, et un certain culte du sexe comme une commodité qu'on a gagné parce qu'on a travaillé pendant six jours et qu'on est samedi. Celle-là ne me parle pas, ne m'intéresse pas.

Tu viens de passer plusieurs semaines à photographier les corps luttant contre le Covid-19 en réanimation. Photographie-t-on la mort comme on photographie le sexe ?

Que le corps soit nu, mourant, ou dans le coma, je n'ai pas l'impression de regarder ou de montrer quelque chose qui soit tabou. Ce que je trouve choquant quand je regarde la presse, c'est de ne voir que des photos de blouses et de masques. Je vois les photographes qui se confinent chez eux, photographient leurs jardins, leurs écrans, leurs enfants, leurs chats... Pour moi cette réalité dans l'hôpital est d'ordre public, elle est brutale. Il y a là un aspect existentiel, on retrouve la mort, le politique : pourquoi c'est eux qui meurent, et pour quelles raisons ? C'est pareil avec la sexualité. Je n'ai jamais compris que le photographe montre autre chose, qu'il y ait des filtres culturels mis, imposés, sur quels espaces montrer.

Est-ce qu'on a déjà censuré tes images ?

Oui. Quand on a fait l'expo au Bal [en 2013, ndlr]. Il y avait des images qu'on a enlevées parce que les filles semblaient jeunes. J'avais beau m'évertuer à répéter que non, on a fini par les retirer, pas pour ce qu'elles montraient, mais pour ce que les gens auraient pu croire qu'elles montraient. Mon principe sur la censure, c'est toujours de dire : « *Laissez-moi faire ce que je veux, comme je veux, et une fois que c'est sur les murs, vous pouvez enlever des images... et laisser le trou visible.* » Je peux comprendre que des gens ou des institutions ne peuvent pas tout montrer, à condition que ce ne soit pas mon geste. Je fais ce que j'ai à faire, après si eux veulent peindre tout en noir, alors soit. Mais je ne veux pas, moi, assumer cette censure-là.

Tu n'aimes pas qu'on parle d'esthétique, de « flou à la Bacon » au sujet de tes images. Pourquoi ?

J'ai toujours utilisé la photographie pour malmener ma propre existence. Je n'ai jamais voulu m'enfermer dans une signature, un langage. À un moment, je me suis senti enfermé dans le flou, j'ai senti que ça m'échappait. Le contexte culturel et artistique faisait de ça un style, et là ça a commencé à m'ennuyer. Brutalement, vers 2012, 2013, pour éviter de me réfugier dans une écriture, je me suis mis au défi de rester fidèle à mes questionnements, mais à travers des images nettes.



PARIS, 2003.

Plutôt que de style, peut-on parler de protocole ?

Oui. C'est la seule vraie constante. Entrer pleinement dans la situation que je photographie, ça passe forcément par l'inconscient narcotique ou alcoolique. Quand j'ai commencé, l'idée était de laisser des images échapper à ce chaos. Au début, pendant des mois et des mois, ça donnait des trucs informes. Illisibles. Peu à peu, j'ai gardé le même protocole, mais j'ai mieux maîtrisé l'outil photographique, et ça m'a permis de tirer des images significatives de ce magma informe, de montrer quelque chose qui allait au-delà de la surface, des apparences. Quelque part entre le biologique, le physiologique, l'organique et le fantasmagorique. Et c'était assez excitant comme processus.

Comment se photographie-t-on en train de coucher avec une femme quand on est défoncé ?

Les premières semaines, les premiers mois, j'étais bourré, je ratais, je n'avais rien. Peu à peu j'ai commencé à photographier à main levée mes gestes, la situation dans laquelle j'évoluais. Quand je me suis senti enfermé dans cette distance-là, j'ai donné l'appareil aux autres. Dans des situations les plus aberrantes les unes des autres, il y avait toujours quelqu'un pour me prendre en photo, et ça m'a donné un espace de liberté et d'autonomie énorme. J'ai pu devenir un personnage dans mes propres images. J'ai pu oublier. Il suffisait de faire deux trois réglages avant, de dire à la personne tu appuies là. Et puis le numérique a apporté de nouvelles solutions : avec un appareil sur trépied et un déclenchement automatique toutes les trente secondes, il y a eu la vidéo... Je n'ai jamais voulu être un photographe-témoin, mais un acteur de ma propre existence. Les images les plus significatives de cette époque, je suis dedans.

Comment fais-tu l'editing de tes photos ?

Un critère important, c'est que les images continuent de m'enseigner à moi quelque chose. Si c'est juste pour voir l'anatomie ou la mécanique des corps, ça ne m'intéresse pas. Je n'ai jamais gardé des images pornographiques juste parce que les gens veulent du cul. Quand tu vois les planches-contacts, d'une image à l'autre, ça peut passer du porno au rien, ou à une image intéressante en quelques secondes. Je pense notamment à celle qu'on a utilisée pour l'affiche d'une expo au Bal. La fille était à l'agonie, en train de mourir. C'est une fille que je connaissais depuis dix ans. On était défoncés, en train de faire l'amour, et je photographiais en même temps. À quelques secondes d'intervalle, il y a une photographie presque « allemande », immobile, visage serein, hyper tranquille, celle qu'on a utilisé pour l'affiche. Et quelques secondes plus tard, une série beaucoup plus dérangeante. Celles-là, je les ai toutes recadrées pour donner un côté clinique, neutre, froid. L'idée était de créer cet espace de cruauté, l'impression qu'elle est observée de façon froide, pour créer quelque chose de dérangeant, et qu'on se demande comment on peut observer de si près et si lucidement quelqu'un qui est dans un tel état d'abandon ? Si j'avais laissé comme c'était, on sentait trop que moi aussi j'étais parti.

Quel regard portent tes partenaires sur tes images ?

Ça dépend. La plupart ne comprennent pas trop ce que je fais. D'autres ont des regards très durs. Une fois, il y a une fille qui m'a dit : « *Tu te sers des femmes pour te confronter à la mort.* » Elle avait raison, mais pas de façon aveugle, égocentrique ou je-m'en-foutiste, même si c'est un aspect réel. En revanche, je n'ai jamais perdu de vue qui j'avais en face et pourquoi. ●

Aller plus loin

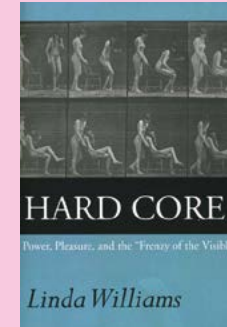
SÉLECTION RÉALISÉE PAR LOU TSATSAS

Livres



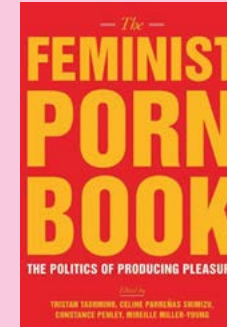
Jour, en quête de l'orgasme féminin
SARAH BARMAK

À la fois reportage, essai, et recueil de réflexions, ce « guide » écrit par l'autrice et journaliste canadienne Sarah Barmak, croise découvertes scientifiques et recherches psychologiques pour élucider le mystère de l'orgasme féminin.
Éditions Zones, 17 €, 208 pages.



Hard Core: Power, Pleasure and the "Frenzy of the Visible"
LINDA WILLIAMS

Désormais un classique, *Hard Core*, publié en 1989, est considéré comme un livre fondateur sur le cinéma pornographique. Sans crainte de censure, Linda Williams fait le portrait d'une industrie dominée par l'œil masculin.
Éditions Paperback, 24,26 €, 398 pages.



The Feminist Pornbook

Coécrit par des producteurs, acteurs, consommateurs et chercheurs en pornographie, cet ouvrage revient sur l'histoire du X, en soulignant l'importance des productions réalisées par et pour des féministes.
Éditions Paperback, 22,95 \$.

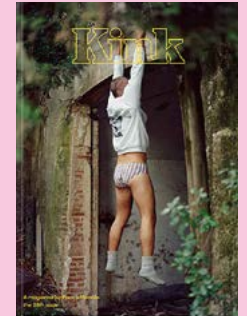
Fist

MARCO VIDAL
Mêlant photographies, poèmes et réflexions théoriques, *Fist* se lit comme un récit historique et un roman queer. Au cœur de l'œuvre ? Une innovation sexuelle du 20^e siècle : le fist fucking.
Éditions Zones, 13 €, 160 pages.

Anthologie Orphée érotique, poèmes choisis par Thierry Gillyboeuf

« *L'érotisme, ce n'est pas voir, mais donner à voir.* » Dans cette anthologie, les poèmes apparaissent dans leur langue originale, puis traduits. Une collection de vers sensuels nous invitait à un voyage charnel autour du monde.
Éditions de la Différence, 20 €.

Revue



Kink Magazine

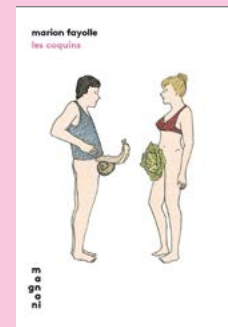
www.kinkediciones.com
En juin 2006, Paco et Manolo, deux photographes, ont créé *Kink*, un magazine consacré à l'art et à l'érotisme. Lassés de la censure médiatique, ils ne cessent d'encourager les artistes à capturer la sexualité comme ils l'entendent. 15 €



Phile

www.philemagazine.com
« *Journal international du désir et de la curiosité* », *Phile* explore, depuis 2017, les cultures sexuelles, fétiches et fantasmes du public. Le semestriel, lancé par Erin Reznick et Michael Feswick, tisse des liens insolites entre sexualité et sociologie. 23 \$.

Bandes dessinées



Les Coquins

MARION FAYOLLE
Avec *Les Coquins*, l'illustratrice Marion Fayolle signe un recueil libertin et surréaliste. Son humour et sa légèreté dessinent un érotisme décomplexé, où les corps se métamorphosent pour mieux expérimenter.
Éditions Magnani, 9,90 €, 64 pages.



Extases

JEAN-LOUIS TRIPP
Et si le dernier continent à explorer était celui de l'intime ? Avec *Extases*, Jean-Louis Tripp livre un conte autobiographique poétique et sensoriel, évoquant les relations amoureuses, comme les pratiques purement sexuelles.
Éditions Casterman, 22 €, 272 pages.



Jouissance Club

JUNE PLA
Créatrice du compte Instagram Jouissance Club, June Pla s'est lancée dans la conception d'un manuel d'éducation sexuelle. Minimaliste, graphique et pétillant, l'ouvrage illustre, de façon jubilatoire, une sexualité libérée, sans pénétration.
Éditions Marabout, 16,90 €, 224 pages.

Libres !

OVIDIE ET DIGLEE
Accompagnée de l'illustratrice Diglee, Ovidie, réalisatrice, écrivaine et ancienne actrice porno, signe *Libre !*, un « *manifeste pour s'affranchir des diktats sexuels* ». Drôle et résolument actuel, ce livre est une véritable ode à la liberté sexuelle.
Éditions Delcourt, 18,95 €, 128 pages.

Pénis de table

COOKIE KALKAIR
Comment parler de sexe, lorsqu'on est un homme ? Dans ce roman graphique, Cookie Kalkair donne la parole à sept hommes. Hétéros, gays, bi, mariés, dragueurs, timides... Tous entament une discussion libre, sans jugement ni tabou.
Éditions Steinkis, 19 €, 117 pages.



Spasme

www.spasme.fr
Fondé en 2015 par Anne Devoret et Louise Oliveres, *Spasme* est une revue indépendante explorant l'imaginaire érotique à travers textes et images. Loin des clichés pornographiques, le média invite ses lecteurs à écouter leur désir et embrasser l'inconnu. 10 €.



Féros

www.revueferos.fr
Cahier érotique, *Féros*, conçu en 2016 par Clément Gagliano et Florence Andoka, révèle les principes d'un « *éros contemporain* ». Composée de projets visuels, artistiques et symboliques, la revue pose un regard esthétique sur la sexualité. 15 €.

Math Magazine

www.math-mag.com
Créé par l'artiste américaine MacKenzie Peck, *Math Magazine* est un semestriel « *inclusif, sexy et fun* ». Son objectif ? Combattre la présence toxique du porno mainstream à travers l'art. Un espace privilégié pour les auteurs émergents. 18 \$.

Lieux

PornFilmFestival

BERLIN
Événement alternatif, le PornFilmFestival a diffusé, depuis sa création en 2006, plus de 100 films pornographiques internationaux, et attire chaque année un public de plus en plus féminin. Au cœur de sa sélection ? La sexualité, la politique, ou encore la notion de genre.

📍 [PornfilmfestivalBerlin](https://www.pornfilmfestivalberlin.com)

Paris Ass Book Fair

PARIS
Lieu de rencontre, cette foire internationale accueille chaque année artistes, éditeurs et libraires. Leur point commun : un goût pour la provocation, les sensibilités et les désirs minoritaires. Un événement provocant, loufoque et festif.

📍 [parisassbookfair.fr](https://www.parisassbookfair.fr)

Librairie 1909

PARIS
11, rue Alibert, Paris 10°. Amateurs de contre-culture et d'œuvres alternatives, la librairie 1909 est faite pour vous ! Nichée dans le 10^e arrondissement de Paris, ce lieu culturel regorge de trésors sur l'occultisme, les arts visuels et – bien sûr – l'érotisme.

📍 [librairie1909.com](https://www.librairie1909.com)

Vagina Museum

LONDRES
Unit 17 & 18, Stables Market, London NW1 8AH. Au cœur de Camden Market, à Londres, se dresse désormais le musée du Vagin. Après une campagne de financement participatif, sa créatrice, Florence Schecter a ouvert les portes de ce lieu alternatif en 2019. La dernière exposition : *Muff Busters: Vagina Myths and How To Fight Them* (« Les mythes du vagin et comment les combattre »).

📍 [vaginamuseum.co.uk](https://www.vaginamuseum.co.uk)

Films

We Are the Fucking World

OLYMPÉ DE G. (2017)
Neuf acteurs – bis, trans, non binaires, queer – font l'amour ensemble. Par son synopsis simple, *We Are the Fucking World* s'impose comme une lettre d'amour à la tolérance. Un porno engagé, dont les fonds ont été reversés à Amnesty International.

Les Amants nocturnes

ANOUSHKA (2019)
« *Je fais un porno de qualité où esthétique rime avec plaisir* », déclare Anoushka. Dans *Les Amants nocturnes*, elle met en scène Ellia et Dario Matters, un couple de vampires modernes en quête de nouvelles jouissances. Une œuvre où plaisir rime avec éthique.

XConfessions

ERIKA LUST (2013)
Et si vos fantasmes prenaient vie dans un film ? À travers *XConfessions*, la réalisatrice féministe Erika Lust met en images vos fétiches et plaisirs inavouables. Une série pornographique réinventant le genre.

Fisting Club

Shu Lea Cheang (2008)
En réadaptant le scénario de *Fight Club*, la réalisatrice taïwanaise américaine met en lumière une pratique souvent associée à la pornographie mainstream et peu respectueuse des femmes : le fist. Une production softporn célébrant la communauté queer.

Madame a des envies

ALICE GUY (1906)
Première femme réalisatrice, Alice Guy fait dans ce court métrage le portrait d'une femme libérée. Enceinte, la protagoniste laisse ses désirs s'exprimer sans se soucier des conséquences. Un conte burlesque évoquant la sensualité et le plaisir des sens.

Insta

@mercibeaucul_

Memes humoristiques, informations utiles, illustrations arty et photographies osées peuplent le compte Instagram mercibeaucul_. Une collection d'images marquantes formant une mosaïque de « *sexualités conscientes et positives* ».

@jemenbatsleclito

Camille Aumont Carnel, la créatrice du compte jemenbatsleclito s'est lancé un défi : détruire les tabous liés à la sexualité. Sur sa plateforme Instagram, elle fait l'éloge des physiques atypiques, des femmes fortes et décomplexées et, surtout, d'un plaisir libéré.

@gangduclito

Didactique, le compte Instagram de Julia Petri regorge d'informations sur l'anatomie féminine et de citations de dames inspirantes. Des textes nécessaires, ponctués d'illustrations scientifiques et artistiques.

@sapphosutra

Kamasutra moderne, sapphosutra fait la part belle au dessin. Dans cette galerie numérique, les textes se font rares et les œuvres graphiques se lisent comme une invitation au fantasme, à la tolérance et à la poésie.

@tasjoui

« *Libérons la parole et la jouissance des femmes !* », déclare Dora Moutot, fondatrice de ce compte. Avec humour et passion, elle déconstruit sans relâche les clichés liés au plaisir et à l'anatomie féminine. Un compte aussi instructif qu'engagé.

@tubandes

Homologue masculin de @tasjoui, cet Instagram questionne, à l'aide de témoignages anonymes, la place de l'homme dans le paysage sexuel contemporain pour une « *masculinité consciente et positive* ».

Séries & docs

Pornocratie

Ovidie (2016)
Immersion dans l'univers du X, un milieu en pleine mutation. Si des centaines de milliards de pages sont visitées chaque année sur les sites pornos, ceux-ci sont mal en point. Montages financiers, évasions fiscales, souffrances humaines... Ovidie dresse le portrait d'un genre en perdition.

Sex Talk

France TV / Slash (2019)
www.france.tv/slash/sex-talk
À quoi le sexe ressemble-t-il aujourd'hui ? À l'heure de Tinder, du revenge porn et des dicks picks, comment draguer, et se rapprocher ? *Sex Talk* donne la parole à six jeunes d'horizons, de sexualités et de genres différents. Un échange des plus enrichissants.

Viva la vulva

Gabi Schweiger (2019)
Omniprésent dans le langage familier, symbole de fascination et de tabou... le sexe féminin suscite bien des frayeurs. Avec ce documentaire, Gabi Schweiger interroge la condition des femmes, leur perception du corps et les diktats esthétiques liés à la vulve.

#Female Pleasure

Barbara Miller (2019)
Cinq femmes d'horizons différents croisent leurs regards et leurs expériences. Du Japon à l'Inde en passant par la Somalie, les États-Unis et l'Europe, Barbara Miller fait un constat amer : partout dans le monde, le désir masculin domine.

Histoires de cinéma :

Histoires de sexe

Florence Platarets (2016)
Comment montrer le sexe au cinéma ? Comment donner envie ? Toutes les libertés sont-elles possibles ? Les réalisateurs Paul Verhoeven, Bernardo Bertolucci, ou encore Catherine Breillat expliquent à Florence Platarets leurs choix et leurs préférences.

OMGYES

www.omgyes.com
45€ pour la saison 1
Créé en 2016, le site OMGYES aborde de manière interactive les multiples formes de plaisirs féminins. Déclinées en saisons, les vidéos proposent des tutoriels accessibles pour apprendre à apprivoiser sa jouissance. Une belle initiative.

On the verge

www.soundcloud.com/onthevergepodcast
Défini comme « *le podcast de la sexualité masculine* », On the verge retrace, toutes les deux semaines, le parcours d'un homme, de son premier souvenir érotique aux expériences et fantasmes qu'il aimerait vivre. Une plongée dans une intimité loin des clichés.

Entre nos lèvres

www.entrenoslèvres.fr
Porté par la bienveillance de Céline et Margaux, ses créatrices, Entre nos lèvres s'intéresse aux parcours de vies. Dans chaque épisode, un ou une invitée se livre et partage, sans complexe ni retenue, ses aventures sexuelles.

Podcasts

Les chemins du désir

www.arteradio.com/serie/les-chemins-de-desir
Dans son podcast, Claire Richard raconte des fictions. Celles de femmes qui explorent les chemins du désir, des films érotiques de Canal+ à la découverte du *Hentai* (manga pornographique). Sa voix douce et les bruitages immersifs nous plongent dans une béatitude sensuelle.

Ctrl-X

www.ctrlx.fr/podcasts
Et si vous vous laissiez séduire par la langue française ? Drôles, excitantes, impertinentes, les histoires contées dans Ctrl-X, venues des classiques de la littérature, sauront contenter toutes vos envies.

Voxxx

www.voxxx.org
À l'origine de Voxxx, il y a Olympe de G., réalisatrice féministe, et la cam girl Lélé O. Ensemble, elles ont conçu un podcast inédit : un porno auditif où les voix des invités vos guident et narrent vos fantasmes les plus fous.

Les couilles sur la table

www.binge.audio/category/les-couilles-sur-la-table
Au micro de la journaliste Victoire Tuillon, les invités des *Couilles sur la table* débattent, discutent et font évoluer notre vision du féminisme en partant du point de vue des hommes. Un grand classique à découvrir de toute urgence !



Hahnemühle

Turning Images into Art. Hahnemühle FineArt

